

## Les 60 millions d'éthylotests et leur chrome cancérigène

Que faut-il faire des éthylotests usagés ? La question du traitement de ces équipements devenus, depuis le 1<sup>er</sup> juillet, obligatoires à bord des véhicules, a été posée par l'association Robin des Bois. Les fabricants préconisent de les jeter simplement à la poubelle.

Les éthylotests à usage unique contiennent pourtant du chrome VI, ou chrome hexavalent, substance chimique nocive pour l'environnement et la santé humaine. C'est une substance cancérigène, mutagène et reprotoxique, qui peut également provoquer différents troubles et allergies.

Robin des Bois s'inquiète des risques de pollution des eaux superficielles et souterraines engendrés par la mise en décharge des éthylotests usagés. Brûlés, ceux-ci chargeraient les fumées des incinérateurs en chrome. A raison de deux millièmes de gramme par éthylotest et de 60 millions d'unités mises sur le marché, la quantité de chrome VI à traiter serait d'environ 120 kg par an.

Le principal fabricant français d'éthylotests, Contralco, leader du marché hexagonal avec plus de la moitié des ventes, estime que son produit a un impact environnemental négligeable, citant une étude commandée à l'Institut national de l'environnement industriel et des risques (Ineris). « De plus, au contact de l'air, le chrome VI se transforme en chrome III, bien moins dangereux », assure Guillaume Neau, directeur du marketing.

En juillet, le président de Robin des Bois, Jacky Bonnemaïn, a adressé à Delphine Batho, ministre de l'écologie, une lettre déplorant « l'absence de modalité de gestion en fin de vie des éthylotests ». Il y appelait notamment à la créa-

tion d'une filière de responsabilité élargie du producteur (REP), financée par les fabricants, importateurs et distributeurs d'éthylotests, afin d'organiser la collecte et l'élimination des équipements usagés.

### Déchets diffus

La réponse du cabinet de Delphine Batho a été immédiate : plutôt que d'envisager la mise en place d'une nouvelle filière, difficile à justifier d'un point de vue économique, le ministère a indiqué « réfléchir » à la possibilité d'intégrer les éthylotests dans la filière REP des déchets diffus spécifiques (DDS) des ménages, créée début 2012, qui concerne des produits comme les solvants, les colles, les diluants ou les extincteurs. Contralco n'est pas opposé à cette solution, à condition que « tout le monde joue le jeu ». Sous-entendu : les importateurs d'éthylotests fabriqués à l'étranger.

Jacky Bonnemaïn se dit satisfait de la réponse du ministère mais reste prudent : « La filière des DDS n'est pas encore complètement opérationnelle. Il faudra vérifier sa capacité d'absorption des éthylotests », estime-t-il.

Cette solution ne pourra pas être opérationnelle avant plusieurs mois. De plus, elle nécessitera que le consommateur apporte les éthylotests usagés dans des points de collecte prévus à cet effet, ce qui est loin d'être gagné...

Cela sans compter qu'à partir de 2015, le règlement européen Reach sur les substances chimiques obligera les fabricants d'éthylotests à se passer de chrome. Une occasion de repenser la fin de vie du nouveau meilleur ami de l'automobiliste ? ■

THIPHAIN HONORÉ

## « Ils changent leur monde » 6/6

Ola Orekunrin a créé au Nigeria la première société d'ambulances aériennes. A bord de jets ou d'hélicoptères, les « Flying Doctors » aident à sauver des vies

# Voler au secours des victimes

Née à Londres dans une famille nigériane, à 26 ans, Ola a déjà été médecin au Royaume-Uni, pilote, chercheuse sur les cellules souches au Japon et chef d'entreprise en Afrique.

FLORE VASSEUR



Lancée en Californie en 1984, la conférence Technology, Entertainment and Design (TED) est la Mecque des passionnés d'innovation. Seuls en scène, sans notes et en dix-huit minutes, artistes, chercheurs du Massachusetts Institute of Technology et humanitaires partagent visions et recherches pour le monde. Longtemps le secret le mieux gardé de la Silicon Valley, TED décoiffe, agace, invente le Salon du XXI<sup>e</sup> siècle avec TED.com, énorme plateforme d'échange d'idées (800 millions de pages vues, en 88 langues) ; et avec les TEDx, ces 4 400 événements locaux créés en trois ans par des bénévoles. L'une des deux éditions annuelles, TEDGlobal, se tenait à Edimbourg en juin. Nous y étions.

Même déconvenue. On m'écouterait, mais c'était à peu près tout. Personne ne m'attendait. Voilà pour la traversée du désert.

Ola Orekunrin pense rentrer au Royaume-Uni. Au bar de son hôtel, un expatrié la courtise. Elle ne lui parle que de son projet. Il rentre bredouille, mais avec sa carte de visite en poche. Deux jours plus tard, à 4 heures du matin, il l'appelle : « Mon fils est en train de mourir à Cotonou et j'ai besoin que quelqu'un aille le sauver. Ton prix sera le mien. » La jeune femme ne se démonte pas, appelle un pilote d'hélicoptère, remplit l'appareil de matériel médical. « A l'aube, on est partis chercher le garçon. Et on l'a sauvé. C'est alors que j'ai rencontré sa maman. » Bingo : c'est la présidente de l'une des plus grosses banques du pays. Elle sera sa marraine : « Elle m'a ouvert toutes les portes des multinationales. »

Flying Doctors Nigeria Ltd décolle : « On est appelés par les médecins, la compagnie d'assurances ou même l'employeur du patient, parfois l'armée. On intervient sur des lieux d'accident, on récupère les patients où ils sont et on les amène là où on peut les sauver. L'Etat nous sollicite de plus en plus : il y a eu une vague d'attentats à la bombe au Nigeria ces six derniers mois. Les victimes ont des blessures atroces et les structures habituelles sont débordées. »

Ola Orekunrin a lancé son entreprise en lançant sur le marché des multinationales et des accidents graves du travail (plus de 3 000 par an, selon elle). Les pétroliers forment l'essentiel de ses clients, s'engageant sur des contrats annuels. Elle passe sa vie dans les aéroports, à organiser les vols, les visas, les soins. Les « Flying Doctors » volent de Lagos à Tokyo. En travaillant pour les expatriés, elle est allée là où l'argent se trouvait. Elle veut se rendre indispensable, anticipe la suite.

Le Nigeria est la deuxième économie du continent. Son système de santé est en loques. Elle veut s'y attaquer : « En Europe, on dispose de 32 médecins pour 10 000 habitants. Au Nigeria, ce chiffre tombe à 2. Atteindre le niveau de l'Inde - 7 médecins pour 10 000 habitants - nous demandera une décennie ! Ce qu'il faut, c'est des médecins spécialisés en traumatologie et surtout les moyens d'acheminer les patients qui ont besoin d'eux. Je veux demander des fonds au gouvernement pour former les médecins et développer ce service de transport aérien. »

Ola Orekunrin ne doute de rien. Derrière son physique à la Naomi Campbell, il y a un cerveau qui tourne à mille à l'heure, un cœur en colère et aussi un chagrin abyssal. Passionnée, volontaire, elle vit un conte de fées avec drame originel, obstacles, suspense et réussite. C'est une princesse du XXI<sup>e</sup> siècle : africaine, entrepreneuse et médecin. A 26 ans, elle a déjà fait un immense chemin. ■

FLORE VASSEUR

Retrouvez les personnages de la série sur [tedglobal.blog.lemonde.fr](http://tedglobal.blog.lemonde.fr)

## L'actu par Colcanopa



Société éditrice du « Monde » SA  
Président du directoire, directeur de la publication Louis Dreyfus  
Directeur du « Monde », membre du directoire, directeur des rédactions Erik Izraelewicz  
Secrétaire générale du groupe Catherine Sueur

Directeurs adjoints des rédactions Serge Michel, Didier Pourquery  
Directeurs éditoriaux Gérard Courtois, Alain Frachon, Sylvie Kauffmann  
Rédacteurs en chef Eric Béziat, Sandrine Blanchard, Luc Bronner, Alexis Delcambre, Jean-Baptiste Jacquin, Jérôme Fenoglio, Marie-Pierre Lannelongue (« M Le magazine du Monde »)

Chef d'édition Françoise Tovo  
Directeur artistique Aris Papatheodorou  
Médiateur Pascal Galinier

Secrétaire générale de la rédaction Christine Laget  
Directeur du développement éditorial Franck Nouchi  
Conseil de surveillance Pierre Bergé, président. Gilles van Kote, vice-président

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA  
Durée de la société : 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social : 94 610 348,70 €. Actionnaire principal : Le Monde Libre (SCS).  
Rédaction 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13 Tél. : 01-57-28-20-00  
Abonnements par téléphone : de France 32-89 (0,34 € TTC/min) ; de l'étranger : (33) 1-76-26-32-89 ou par Internet : [www.lemonde.fr/abonjournal](http://www.lemonde.fr/abonjournal)

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0712 C 81975 ISSN 0395-2037

M publicité  
Président : Louis Dreyfus  
Directrice générale : Corinne Mrejen

OJD  
PRESSE  
PROFANE  
PRINTED IN FRANCE

80, bd Auguste-Blanqui,  
75707 PARIS CEDEX 13  
Tél : 01-57-28-39-00  
Fax : 01-57-28-39-26

Imprimerie du Monde  
12, rue Maurice-Gunschbourg,  
94852 Ivry cedex

## De Srebrenica à Hiroshima, 16 000 km de vélo-mémoire

Il est parti, seul, avec son vélo, sur la route des conflits oubliés. Il a suivi vers l'est, obstinément, le 36<sup>e</sup> parallèle. Entre Srebrenica et Hiroshima, il a tracé une ligne droite. Et il a pédalé. La Bosnie-Herzégovine, la Moldavie, l'Ukraine, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, la province du Xinjiang, en Chine, la Corée du Sud et, enfin, le Japon. Au total, 16 000 kilomètres. Une aventure de presque un an.

Le pari était fou. On aurait pu douter que Raphaël Beaugrand pût y réussir. Mais les images (d'une qualité exceptionnelle) sont là pour le prouver. Comment accepte-t-on les pertes, les drames de la séparation et de l'exil ? Comment parvient-on à se reconstruire ? Parce qu'il voulait obtenir des réponses, ce reporter de 30 ans s'est lancé dans l'aventure, il y a trois ans, et en a rapporté un web-documentaire saisissant, accessible sur Internet.

Pourquoi le vélo ? Parce que c'est un moyen de transport qui attire la sympathie et délie les langues. Pour construire son documentaire, Raphaël Beaugrand a utilisé tous les modes de narration : film, photos, carnet de route, cartes. La caméra est sa complice. Il lui avoue parfois sa fatigue ou son découragement. A deux reprises, on le sent sur le point de craquer. Mais il ne se met jamais en scène, s'effaçant toujours au profit de ses interlocuteurs.

A Srebrenica, où 8 000 hommes ont été exécutés en juillet 1992, Munira Subasic a le visage et les mots de toutes les mères du monde, celles qui sont orphelines de leur enfant. On l'accompagne au cimetière. Elle caresse une tombe blanche et elle souffle : «*Là, j'ai laissé un espace pour mon fils, si Dieu veut que je retrouve ses os.*»

En Moldavie, amputée de la Transnistrie peu après l'indépendance de cette ex-République soviétique, on découvre que les combats sont encore dans toutes les têtes. Partout, en Géorgie comme en Azerbaïdjan, les réfugiés des conflits attendent de retourner chez eux : «*C'est brûlé, mais c'est quand même chez moi*», explique une Abkhaze. On longe la mer d'Aral, on partage la vie d'une famille ouïgoure, avant d'arriver en Corée du Sud. Là, surprise : les habitants d'une île fuient un déluge de bombes nord-coréennes.

### « C'est triste d'être humain »

Hiroshima, la dernière étape de Raphaël Beaugrand, est aussi emblématique que l'était la première, Srebrenica. Le 6 août 1945, la vie s'est arrêtée. «*Face à tant de cadavres, on finit par ne plus rien sentir. En ce sens, c'est triste d'être humain*», se souvient Seiko Ikedra, une survivante. Le fils d'une irradiée s'interroge sur son droit à avoir des enfants. «*Seule l'âme des victimes est sous cette terre. En raison des 5 000 degrés qui se sont abattus sur la ville, les corps se sont transformés en poussière. Les habitants d'Hiroshima ne savent pas qu'ils marchent sur leurs ancêtres*», se désole de son côté un réalisateur, Masaaki Tanabe.

Du périple de Raphaël Beaugrand, il se dégage de la nostalgie mais aussi de la douceur. Ses témoins souffrent, mais ils vivent. On s'incline devant eux, devant celui qui les interroge aussi. Pour l'exploit qu'il a accompli. Pour la leçon d'humanité qu'il nous donne. ■

FLORENCE BEAUGÉ

### Sur le Web

« Paroles de conflit », [ww.rfi.fr](http://ww.rfi.fr)

## « Ils changent leur monde » 5/6

Becci Manson a sauvé et restauré, avec d'autres bénévoles, 135 000 clichés appartenant aux victimes du tsunami au Japon. De quoi faire revivre le passé

# (Re)toucher les mémoires

L'Anglaise émigrée à New York Becci Manson a mis du temps à trouver un sens à son métier de retoucheuse photo. Son engagement humanitaire a été une révélation.

EMIKO HALL



Lancée en Californie en 1984, la conférence Technology, Entertainment and Design (TED) est la Mecque des passionnés d'innovation. Seuls en scène, sans notes et en dix-huit minutes, artistes, chercheurs du Massachusetts Institute of Technology et humanitaires partagent visions et recherches pour le monde. Longtemps le secret le mieux gardé de la Silicon Valley, TED décoiffe, agace, invente le Salon du XXI<sup>e</sup> siècle avec TED.com, énorme plateforme d'échange d'idées (800 millions de pages vues, en 88 langues) ; et avec les TEDx, ces 4 400 événements locaux créés en trois ans par des bénévoles. L'une des deux éditions annuelles, TEDGlobal, se tenait à Edimbourg en juin. Nous y étions.

Les photos partent délabrées sur le cloud. Elles reviennent ressuscitées. Becci et son équipe les remettent aux intéressés. Reconnaissance éternelle. «*Nous prenons des photos en permanence. C'est la trace de quelqu'un, d'un moment. Quelque chose a existé. Elles sont les gardiennes de notre mémoire. De notre histoire. La dernière chose que nous pouvons emporter et la première que nous recherchons. Ce projet n'a servi qu'à cela : restaurer ces moments d'humanité. Donner la possibilité à quelqu'un de se reconnecter à son histoire.*»

La presse japonaise s'emballe, le quotidien *Yomiuri* titre : «*Des volontaires étrangers aident à restaurer la mémoire du Japon*». «*La population semblait tellement honorée que l'on s'attache à cela*», se rappelle-t-elle. Et les trois semaines de Becci à Ofunato se transforment en six mois. Elle ouvre une antenne dans quatre villes. Avec son équipe, elle «*restaure*» des visages, des regards, une main posée sur une épaulée. «*Peut-être qu'on a enlevé un peu des cicatrices de ce jour-là.*»

«**Les photos sont les gardiennes de notre histoire. La dernière chose que nous pouvons emporter et la première que nous recherchons**»

Puis la mort dans l'âme, Becci rentre à New York. Madison Avenue l'a presque oubliée. Jusque-là doux, son regard s'assombrit, sa voix baisse : «*J'avais éprouvé mes économies et mes clients ne m'avaient pas attendue. Mon cœur s'est brisé, mais le projet continue. Les dernières photos ont été redonnées fin juin. J'ai démarré des initiatives similaires à La Nouvelle-Orléans, avec les mêmes bénévoles. J'en forme d'autres pour qu'ils puissent faire ce travail, ou du moins une partie, eux-mêmes. Et utiliser mon réseau de retoucheurs.*»

A ce jour, au Japon, 135 000 photos ont été ramenées à la vie. Il aura fallu une armée de 1100 volontaires et 1 000 dollars pour les ordinateurs, câbles et scanners. Becci n'a pas mis un sou dans sa poche mais elle a beaucoup gagné : «*Je ne croyais n'être qu'une paire de bras, au mieux, en cas de catastrophe. Je me sens moins inutile. Mon travail peut servir à quelque chose. Tout ce que j'ai à faire, c'est d'arrêter de regarder la télé le soir et de retoucher ces photos.*»

Selon elle, ce projet a aussi changé l'existence des retoucheurs : «*Il leur a donné un accès à quelque chose de plus grand et a permis d'utiliser leur talent pour autre chose que des mannequins filiformes et une peau parfaite. Il leur a permis de mettre un visage sur une tragédie, à l'autre bout de la Terre.*» Finalement, les retoucheurs ne font pas que tordre la réalité. Parfois, ils la ramènent à la vie. ■

FLORE VASSEUR

### Sur Lemonde.fr

Retrouvez notre blog sur : [Tedglobal.blog.lemonde.fr](http://Tedglobal.blog.lemonde.fr)

## L'actu par Colcanopa



Société éditrice du «*Monde*» SA  
Président du directoire, directeur de la publication Louis Dreyfus  
Directeur du «*Monde*», membre du directoire, directeur des rédactions Erik Izraelewicz  
Secrétaire générale du groupe Catherine Sueur  
Directeurs adjoints des rédactions Serge Michel, Didier Pourquery  
Directeurs éditoriaux Gérard Courtis, Alain Frachon, Sylvie Kauffmann  
Rédacteurs en chef Eric Béziat, Sandrine Blanchard, Luc Bronner, Alexis Delcambre, Jean-Baptiste Jacquin, Jérôme Fenoglio, Marie-Pierre Lannelongue («*M* Le magazine du Monde»)   
Chef d'édition Françoise Tovo  
Directeur artistique Aris Papatheodorou  
Médiateur Pascal Galinier  
Secrétaire générale de la rédaction Christine Laget  
Directeur du développement éditorial Franck Nouchi  
Conseil de surveillance Pierre Bergé, président. Gilles van Kote, vice-président

Le Monde est édité par la Société éditrice du «*Monde*» SA  
Durée de la société: 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social: 94 610 348,70 €. Actionnaire principal : Le Monde Libre (SCS).  
Rédaction 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13 Tél. : 01-57-28-20-00  
Abonnements par téléphone : de France 32-89 (0,34 € TTC/min); de l'étranger: (33) 1-76-26-32-89 ou par Internet : [www.lemonde.fr/abonjournal](http://www.lemonde.fr/abonjournal)

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0712 C 81975 ISSN 0395-2037

**M**  
publicité  
Président : Louis Dreyfus  
Directrice générale : Corinne Mrejen

**OJD**  
PRESSE  
PAYANTE  
2012  
PRINTED IN FRANCE

80, bd Auguste-Blanqui,  
75707 PARIS CEDEX 13  
Tél : 01-57-28-39-00  
Fax : 01-57-28-39-26

Imprimerie du Monde  
12, rue Maurice-Gunschou, 94852 Ivry cedex

## Avec sa coupe à la garçonne et son visage sans maquillage, on la sent douce, lucide et humble, cultivant une certaine ascèse

Volontiers, l'une des seules ONG à accepter du personnel non qualifié pour intervenir en zone sinistrée. Montée par David Campbell, un homme lassé de ne pouvoir s'engager dans des opérations de secours sous prétexte qu'il n'est ni pompier, ni médecin, ni logisticien, l'organisation encourage aussi la prise locale d'initiatives. Becci lui doit tout.

Grâce à cette ONG, elle part pour Haïti après le séisme de 2010. Elle soulève des pierres, abat des murs, ramasse des gravats. «*Ces missions ont une haute valeur thérapeutique. J'ai une action réelle, que je vois de suite, qui rend service. Alors depuis trois ans, au lieu de prendre mes vacances, je pars en mission pour All Hands Volunteers.*» Becci s'apaise : elle «*retouche*» les catastrophes. Un peu.

Le 11 mars 2011, elle découvre, comme tout le monde, les nombreuses images du Japon dévasté. Elle se connecte sur le site de l'ONG, dépose une candidature, débarque à Ofunato deux mois plus tard, pour une mission de trois semaines. Cette ville de

pêcheurs au nord-est du Japon a été la première touchée par la vague. L'eau est montée de 24 mètres, s'est enfoncée sur 4 kilomètres dans les terres. Tout est ravagé.

Comme en Haïti, Becci enfle des bottes en caoutchouc, plonge ses mains dans les débris, retire la boue. Elle se souvient des tonnes de carcasses de poissons pourris. «*On a nettoyé les caniveaux pour que l'eau puisse couler. C'étaient des petites tâches, mais essentielles. Cinq ou six volontaires et, en une demi-journée, un pâté de maisons était nettoyé. C'était hyper-gratifiant.*»

Les habitants avaient tout laissé en fuyant la vague. Elle a emporté 20 000 d'entre eux. Les survivants ont perdu un proche, leur maison, leur travail, leurs biens. Et des photos, des milliers de photos, éparpillées parmi les bouts de papier, de bois, de meubles : des clichés de mariages, de visites à Disneyland et de baisers volés. Des preuves de la vie, avant. Récupérées comme des trésors, ces photos arrivent par cartons dans un centre d'évacuation que Becci s'apprête à nettoyer. «*Par réflexe, j'ai demandé à voir les photos. Elles étaient très abîmées, sales, déchirées. Dans ma tête, je voyais tout de suite comment je pouvais leur rendre une vie. J'ai dit : "C'est mon travail." En fait, j'étais hypnotisée. Le soir, j'ai créé un groupe sur Facebook, partageant mon idée avec une trentaine "d'amis". Au réveil, quinze personnes étaient prêtes à m'aider.*»

Becci organise le travail à la chaîne. A Ofunato, des volontaires lui apportent des photos. Elle leur apprend à les sécher, à les dépoussiérer, à les scanner. «*Les photos arrivaient imbibées d'eau salée, couvertes de bactéries, de pétrole. Les nettoyer était déjà risqué.*» Becci les télécharge sur le «*nuage*» d'Apple, MobileMe, recrute des retoucheurs sur Facebook et LinkedIn. Elle note chaque photo en fonction de la difficulté de la retouche à effectuer. «*C'est très important. C'est même le plus dur : faire comprendre aux retoucheurs qu'il ne s'agissait pas de rendre l'image nette, mais de restaurer son âme. Il n'y a rien de pire qu'une photo retouchée qui ne ressemble plus à la photo d'origine. Dans ces circonstances, c'était même tragique.*»

En cinq jours, 80 retoucheurs volontaires répondent à l'appel. Au bout de quelques semaines, ils sont 500, dans plus de 25 pays. «*Il y avait même un type de l'armée américaine qui était en service en Afghanistan!*»

## Non aux blouses d'hôpital qui laissent voir les fesses!

Taille unique, quelques boutons-pressions à l'arrière, la chemise d'hôpital qui laisse parfois les fesses des patients à l'air fait polémique. Depuis le 31 juillet, une pétition contre ces blouses utilisées dans la plupart des services hospitaliers circule sur les réseaux sociaux. Le détonateur a été le billet d'humeur d'une jeune kinésithérapeute, « Dignité, mes fesses! », publié sur son blog personnel « Le kiné, ce héros? Si on en parlait... ».

Sous le pseudonyme de Leya\_MK, elle dénonce le manque de respect à l'égard des malades qui portent « l'informe chemise de nuit de l'hôpital ». Exaspérée, elle raconte son entrevue avec une patiente âgée de 85 ans qu'elle a dû examiner dans l'hôpital où elle travaille, en Ile-de-France. « La dame s'est retrouvée à moitié nue devant moi et elle s'est excusée », explique la jeune femme au Monde. « Et ça m'énerve, commente-t-elle sur son blog. Pourquoi cette petite dame adorable éprouve-t-elle le besoin de s'excuser? Depuis quand être à demi-nu devant les soignants, les médecins et ses proches doit être une fatalité quand, sur le plan médical, rien ne le justifie? Elle est où, la dignité, dans tout ça? »

Sensible au message de sa consœur, une médecin blogueuse, « Farfadoc », qui souhaite elle aussi garder l'anonymat, s'est empressée de lancer une pétition sur les réseaux sociaux. Principale requête: « Nous demandons aux directeurs d'établissement hospitalier de prendre en compte le respect de la pudeur et de la dignité des patients lors des prochaines commandes de chemises d'hôpital. » Contactée, la jeune femme justifie sa démarche en citant le code de la

santé publique et en rappelant que « le patient a droit au respect de sa dignité ». Ce que la charte de la personne hospitalisée publiée par la direction générale de la santé prévoit explicitement: « Le respect de l'intimité de la personne doit être préservé lors des soins, des toilettes, des consultations et des visites médicales, des traitements pré et postopératoires, des radiographies, des brancardages et, plus généralement, à tout moment de son séjour hospitalier. »

### Jaquettes drapées

Face aux critiques de certains internautes qui jugent l'opération futile, la jeune femme a répondu sur son blog: « Je suis consciente du fait qu'il y a d'autres problèmes, probablement plus importants, à gérer concernant notre système de santé. Mais n'est-il pas aberrant que, au milieu de tous ces beaux discours sur la bioéthique, le respect de la dignité et des droits des patients, ils se retrouvent toujours à se balader les fesses à l'air? »

Certes, « la blouse est vite enlevée, vite remise et plus pratique, explique l'auteur de la pétition, mais des alternatives existent ». Le Canada et le Royaume-Uni, notamment, ont déjà opté pour de nouveaux modèles de jaquettes drapées ou superposées qui ne laissent plus les fesses des patients à découvert.

Le compteur en ligne affiche actuellement plus de 5 000 signatures. « Si on arrive à faire prendre conscience aux gens que cette situation n'est pas normale, ça sera déjà une victoire. » ■

CAROLINE PIQUET

### Sur le Web

Pétition accessible sur [petitionenligne.fr](http://petitionenligne.fr)

## « Ils changent leur monde » 4/6

En Inde, afin de remédier à la grave pénurie de soignants en psychiatrie, Vikram Patel milite pour la formation de personnel local non médical

# Le pari fou du docteur Patel



Le psychiatre Vikram Patel se bat depuis douze ans pour une meilleure prise en charge des maladies mentales en Inde. Sa démarche audacieuse fait grincer des dents du côté des politiques et du milieu médical.

FLORE VASSEUR

Lancée en Californie en 1984, la conférence Technology, Entertainment and Design (TED) est la Mecque des passionnés d'innovation. Seuls en scène, sans notes et en dix-huit minutes, artistes, chercheurs du Massachusetts Institute of Technology et humanitaires partagent visions et recherches pour le monde. Longtemps le secret le mieux gardé de la Silicon Valley, TED décoiffe, agace, invente le Salon du XXI<sup>e</sup> siècle avec TED.com, énorme plateforme d'échange d'idées (800 millions de pages vues, en 88 langues); et avec les TEDx, ces 4 400 événements locaux créés en trois ans par des bénévoles. L'une des deux éditions annuelles, TEDGlobal, se tenait à Edimbourg en juin. Nous y étions.

concernés, organise sa supervision.

Après un an, il analyse l'évolution des patients et du corps soignant dans son ensemble, compare avec le groupe témoin. Les résultats sont clairs: moins de suicides parmi les patients, moins d'absentéisme pour raisons médicales parmi le personnel. A un coût quasi nul! L'investissement en personnel (le salaire supplémentaire) est compensé par la baisse du coût des traitements liée à l'amélioration de la santé des patients et par la baisse des coûts de fonctionnement de l'institution.

Vikram répète l'opération ailleurs, sur la schizophrénie, l'autisme, les addictions, aligne les résultats, affine les formations: « Ce n'est plus mon opinion personnelle, juste des faits. Je milite pour la création, à l'échelle nationale, de ce poste de community health worker. C'est sa pertinence et son sérieux que j'essaie de démontrer par mes expérimentations scientifiques. Mon rêve, c'est que le gouvernement accepte le principe et déploie ces postes. Alors mes modules de formation pourront être utilisés à grande échelle. »

Mais comment transmettre en quelques semaines, à une population sans formation médicale, un savoir technique, théorique et pratique qu'il faut des années à acquérir? « Ce n'est pas pour tout le monde. Il faut des personnes hyperintégréées dans leur communauté, très intéressées par la maladie mentale. On a un processus de recrutement difficile à chaque étape: à l'entrée, pendant la formation, à la fin de la formation, pendant la supervision et à la fin de celle-ci. Par ailleurs, on forme à des tâches ultraspécifiques pour une maladie mentale précise, correspondant à une partie très définie du traitement. Et, ensuite, tout est dans la supervision: les personnes commencent par suivre les consignes à la lettre, elles se confrontent à la réalité, ont à résoudre des problèmes, échangent avec leur superviseur, apprennent. »

Les idées de Vikram sont au cœur du XII<sup>e</sup> plan quinquennal de santé mentale aujourd'hui en discussion au ministère des finances indien. Elles pourraient même aller plus loin. L'OMS s'intéresse de près au concept.

Le NHS (National Health Service), le département américain de la santé, s'est engagé auprès de l'ONG de Vikram sur un programme de traitement de la dépression postnatale en Inde et au Pakistan: ensemble, ils forment des mères à en aider d'autres. « Nous sommes des scientifiques, sur le terrain, des médecins. Nous ne sommes pas en train de former des psy à bas coûts. On expérimente, on publie dans des journaux scientifiques, on a recours au lobbying pour se déployer. La médecine avance comme cela et, aujourd'hui, il faut démocratiser son savoir. »

Il voit grand, connaît les règles. Cela fait plus de dix ans qu'il bataille. La crise sanitaire s'aggrave, le temps travaille pour lui. Vikram Patel cache bien son jeu. Cet homme doux est un acharné en passe de réussir son pari fou. ■

FLORE VASSEUR

### Sur Lemonde.fr

Retrouvez notre blog sur: [Tedglobal.blog.lemonde.fr](http://Tedglobal.blog.lemonde.fr)

## L'actu par Colcanopa



Société éditrice du « Monde » SA  
Président du directoire, directeur de la publication Louis Dreyfus  
Directeur du « Monde », membre du directoire, directeur des rédactions Erik Izraelewicz  
Secrétaire générale du groupe Catherine Sueur

Directeurs adjoints des rédactions Serge Michel, Didier Pourquery  
Directeurs éditoriaux Gérard Courtis, Alain Frachon, Sylvie Kauffmann  
Rédacteurs en chef Eric Béziat, Sandrine Blanchard, Luc Bronner, Alexis Delcambre, Jean-Baptiste Jacquin, Jérôme Fenoglio, Marie-Pierre Lannelongue (« M Le magazine du Monde »)  
Chef d'édition Françoise Tovo  
Directeur artistique Aris Papatheodorou  
Médiateur Pascal Galinier

Secrétaire générale de la rédaction Christine Laget  
Directeur du développement éditorial Franck Nouchi  
Conseil de surveillance Pierre Bergé, président. Gilles van Kote, vice-président

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA  
Durée de la société: 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social: 94 610 348,70 €. Actionnaire principal: Le Monde Libre (SCS).  
Rédaction 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13 Tél.: 01-57-28-20-00  
Abonnements par téléphone: de France 32-89 (0,34 € TTC/min); de l'étranger: (33) 1-76-26-32-89 ou par Internet: [www.lemonde.fr/abonjournal](http://www.lemonde.fr/abonjournal)

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0712 C 81975 ISSN 0395-2037

publicité  
Président: Louis Dreyfus  
Directrice générale: Corinne Mrejen

OJD  
PRESSE PAYANTE  
2012  
PRINTED IN FRANCE

80, bd Auguste-Blanqui,  
75707 PARIS CEDEX 13  
Tél.: 01-57-28-39-00  
Fax: 01-57-28-39-26

Imprimerie du Monde  
12, rue Maurice-Gunschbourg,  
94852 Ivry cedex

## « Cette approche est très débattue aujourd'hui, mais je n'ai rien inventé. J'ai juste copié ce qui se fait depuis des décennies en pédiatrie ou en dermatologie »

solution: la délégation partielle des tâches à un personnel non médical mais issu de la collectivité, formé et encadré localement. L'intérêt: permettre aux personnes souffrantes d'être prises en charge par les institutions et aux médecins de se concentrer sur les cas les plus graves.

La cinquantaine sportive, Vikram Patel avait tout pour faire une carrière confortable dans les quartiers chics de Londres. Né à Bombay, où il grandit et fait sa médecine, il se passionne très tôt pour le cerveau: « J'ai rencontré des malades mentaux durant mon internat. Et j'ai eu envie de me consacrer à la psychiatrie. J'ai eu une bourse pour Oxford, puis mon PhD [doctorat de recherche] à Londres, j'ai travaillé dans des institutions prestigieuses, entouré de collègues plus brillants les uns que les autres, mais je n'étais pas prêt à poser ma plaque, explique-t-il dans son anglais de Cambridge aux intonations chantantes. Je suis allé au Zimbabwe pour une recherche de deux ans. Et j'ai découvert un tout autre visage de

ma profession. Il y avait 10 psychiatres pour 10 millions d'habitants, dont 8 millions dans la capitale! La plupart des malades s'en remettaient au chef de la communauté, qui faisait comme il pouvait. J'ai vu toutes sortes de choses, des personnes attachées, traitées sans dignité, se promenant nues, parquées dans des cours fermées par des barbelés dans un lieu que le personnel appelait lui-même "le zoo". »

Après le Zimbabwe, il revient en Inde, découvre une situation similaire. Il aurait pu fuir, gagner Londres et ouvrir son cabinet. Vikram Patel saisit son bâton de pèlerin: il veut soigner à grande échelle les maladies mentales dans les communautés défavorisées.

Vikram s'établit à Goa, fonde Sangath, une ONG, crée le consortium Prime (Programme for Improving Mental Health Care) avec des psychiatres en Ouganda, en Afrique du Sud, en Ethiopie et au Népal. Mais il garde néanmoins un pied à Londres, où il dirige le Centre for Global Mental Health de l'Ecole d'hygiène et de médecine tropicale. « L'approche de la "délégation des tâches" est très débattue en Inde et en Afrique aujourd'hui, mais je n'ai rien inventé. J'ai juste copié ce qui se fait depuis des décennies en pédiatrie ou en dermatologie. S'il y a des gens dans une communauté capables de faire naître un bébé en toute sécurité, de diagnostiquer une pneumonie ou d'administrer une injection, pourquoi ne serait-il pas possible de déléguer certains actes pour soigner la maladie mentale? »

Politiques et personnel médical grincent des dents, inquiets des risques potentiels pour les « soignants » et les malades. Pour eux, « il vaut mieux ne pas soigner que de faire intervenir des personnes qui pourraient nuire. La seule façon de les convaincre, c'est de parler leur langage et, en médecine, ce qui compte, c'est l'expérimentation. »

Dont acte. Vikram remue ciel et terre, organise des centaines d'expérimentations dans l'Inde rurale. La plus importante, la Manas Study, est à Goa. Il s'allie avec 24 centres médicaux, publics et privés, de l'île, les sépare en deux groupes homogènes: l'un va participer à l'expérimentation, l'autre servira de groupe témoin. A proximité de ces centres, Vikram sélectionne le personnel volontaire, le forme pendant six semaines à une série de tâches très précises dans le traitement de la dépression et de l'anxiété. Il le place ensuite dans les centres

## A Téhéran, les joies du café islamique

Depuis quelques années, les cafés de Téhéran sont un haut lieu de débauche. Entendez par là que jeunes filles (la tête couverte) et jeunes hommes (manches longues) peuvent y siroter un jus de fruit en se regardant dans les yeux, partager un milk-shake en se frotant la main sur la table, et rire en groupes mélangés de filles et de garçons.

Voilà qui explique le succès des cafés et la nervosité des autorités, qui obligent parfois les propriétaires à mettre la clé sous la porte, parfois provisoirement, souvent définitivement. Ainsi, en novembre 2010, le site conservateur Mas-hregh s'agaçait ouvertement : « Une foule de filles et de garçons est souvent dans les cafés de la capitale. Avec leur musique et leurs vitres opaques empêchant les passants de voir à l'intérieur, les cafés sont l'endroit idéal pour briser les tabous et permettre des relations contraires aux traditions et à la charia. »

La réponse ? Le café Kerasé (« le livre », en persan), situé au centre de Téhéran, à proximité de l'université. Il n'a rien d'extraordinaire, sauf une pancarte installée sur la porte depuis juin : « Les hommes n'ont pas le droit d'entrer dans le café avant 16 heures. » C'est bien l'exaspération des ultra-conservateurs devant ces « scènes obscènes » dans ces ambiances « inacceptables » qui a poussé les propriétaires du café Kerasé à prendre cette initiative. Il s'agissait de créer « une ambiance saine pour les filles pratiquantes afin qu'elles puissent se sentir en sécurité dans le café », explique Farzaneh Pezeshki, responsable du café lors de ses heures d'ouverture féminines.

« Nous voulions faire un espace

où tout, de la nourriture aux discussions, soit islamique. Sur les murs, il n'y a que des phrases rappelant Dieu. Nous cherchons la félicité islamique », poursuit cette diplômée de l'université d'art de Téhéran, revêtue d'un tchador noir.

« Islamique » est donc le mot d'ordre du café Kerasé. Les plats sont tous traditionnels, des spécialités des zones rurales pour la plupart. Par une chaude journée d'été à Téhéran, faute de jus de fruit ou de glaces, qui sont probablement trop peu islamiques, il faut choisir entre différents types de boissons fraîches préparées à l'ancienne, avec de l'eau de rose ou de la menthe. Comme l'explique Farzaneh Pezeshki, « nous essayons de proposer à la clientèle un mode de vie iranien et islamique ».

### Accès Wi-Fi

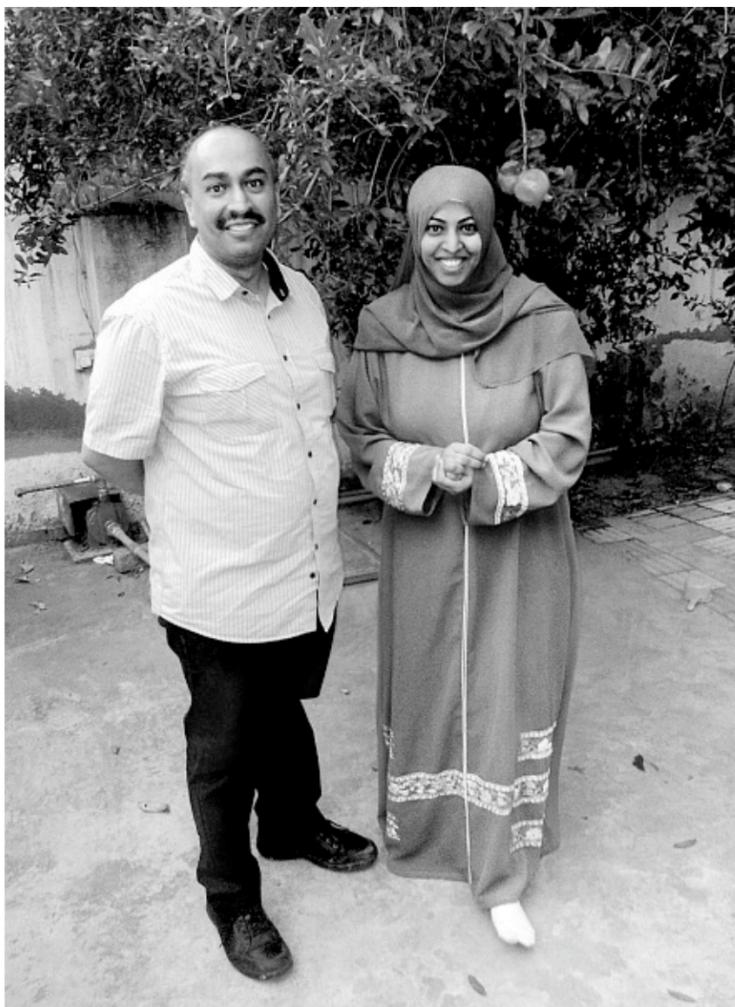
Dans ce café, la mixité n'est pas la seule à être bannie, le tabagisme l'est aussi. Les étagères débordent de livres et de CD ayant tous trait à la religion. Même les quelques jeux à disposition des clients sont destinés à « enrichir la pensée religieuse ». Mais on peut avoir accès à l'Internet en Wi-Fi gratuitement... « en échange d'une louange à Dieu », précise M<sup>me</sup> Pezeshki. Si les femmes veulent fréquenter ce café en dehors des heures qui leur sont réservées, elles doivent s'installer à une des quatre tables à droite de la salle. Elles y sont à l'abri des regards des hommes, placés dans la partie gauche. Le Kerasé connaît toutefois un succès mitigé : depuis son inauguration, il y a cinq semaines, seulement 213 Téhéranais se sont inscrits au registre du café. ■

ASSAL REZA

## « Ils changent leur monde » 3/6

Le frère et la sœur œuvrent pour la liberté d'expression dans leur pays. Lui, sur le Web, déjoue la censure, elle dirige le « Yemen Times »

# Les nouveaux visages du Yémen



Walid et Nadia Al-Sakkaf ont repris le combat de leur père. Ils luttent pour modifier la mentalité yéménite et casser les idées reçues des Occidentaux sur leur pays.

KHAIRALDIN AL-NSOUR

Longtemps, le Yémen n'a semblé intéresser que Joseph Kessel et Al-Qaïda. Le vent des révolutions a soufflé suffisamment fort pour faire tomber trente-deux ans de présidence unique et faire émerger une femme, Tawakkol Karman, Prix Nobel de la paix en 2011. L'intérêt des Occidentaux est vite retombé, laissant ce pays au milieu du gué, englué dans la corruption, une transition politique infiltrée par les caciques de l'ancien régime et une jeunesse désœuvrée.

Un pays sans souffle ni vision ni espoir, criblé de (mauvais) chiffres : 35 % de chômage, 23 % d'inflation, 40 % de personnes vivant sous le seuil de la pauvreté, 60 % d'illettrés, une majorité de femmes réduites au rang d'objet. Une famille, aujourd'hui un frère et une sœur, veut renverser la tendance. Leur étendard : la liberté d'expression. Leur arme : les médias qu'ils ont créés.

### Ils incarnent une jeunesse éduquée, souvent à l'étranger, qui renonce aux sirènes de l'Occident pour changer sa communauté

Ils ont le même visage rond et chaleureux, les gestes rapides, l'autorité naturelle de ceux qui forcent le respect. Vous n'en avez jamais entendu parler. Dans le microcosme de la conférence TED (Technology, Entertainment and Design), ce sont des héros. La douceur de leur voix et leurs sourires ne trahissent rien de leur bataille. Pour la comprendre, il faut remonter à 1991. Leur père, Abdulaziz Al-Sakkaf – alors professeur d'économie à l'université de Sanaa et fondateur de l'Organisation arabe des droits de l'homme –, lance le premier hebdomadaire yéménite en langue anglaise, alors que le pays pose les fondations d'une unification périlleuse.

Indépendant, le Yemen Times se taille une place enviée entre les médias gouvernementaux et ceux des partis d'opposition. En langue anglaise dans un pays largement analphabète, il vise la communauté des expatriés. En 1997, le Yemen Times se lance sur la Toile. En 1999, Abdulaziz organise la première conférence yéménite sur les droits de l'homme. Il s'apprête à y révé-

ler des cas de leur violation. Le jour de l'inauguration, il décède dans un accident de voiture douteux, à l'âge de 48 ans.

Son fils s'occupe alors de la version Internet de l'hebdomadaire. Sa fille finit son diplôme d'informatique, en Inde. Tous deux reprennent le flambeau. Walid s'improvise rédacteur en chef, Nadia journaliste. Le Yemen Times survit à son créateur. Walid crée en parallèle Yemenportal.net, un portail autonome qui recense toutes les opinions dissidentes. Il est arrêté, sa petite sœur inquiétée, le journal surveillé, le Yemenportal censuré. La nuit, il invente un logiciel pour contourner le blocage de son site. La censure l'obsède, la technologie le fascine.

En 2009, il donne les rênes du Yemen Times à sa petite sœur et passe à l'action : il met son programme, « Al-Kasir », « le contourneur », en libre accès gratuit sur Internet, l'améliore constamment. Il a été téléchargé plus de 80 000 fois, de Tunis à Pékin. Walid se perfectionne, finit un PhD (doctorat de recherche) sur la censure à l'université d'Orebro en Suède. Il prend du recul, de la hauteur. Pour mieux revenir : « Cela ne sert à rien de s'exciter sur la censure si l'Internet n'existe pas. Donc, mon plan, c'est d'équiper les Yéménites. J'appartiens au conseil multipartite panarabe sur la gouvernance de l'Internet. On va se rencontrer au Koweït pour accélérer la pénétration d'Internet. Si on ne le fait pas, personne ne le fera. » Pourquoi le Web ? « Parce que c'est le seul moyen de rattraper notre retard. C'est la liberté d'expression, mais aussi et surtout l'entrepreneuriat », s'exclame-t-il, les yeux gourmands. Un levier pour sortir le pays de l'ornière.

Les Al-Sakkaf sont les nouveaux visages du Yémen, ceux qu'ils aimeraient promouvoir : une jeunesse éduquée, souvent à l'étranger, qui renonce aux sirènes de l'Occident pour changer son monde, sa communauté. Walid, c'est la face cachée de ce visage, l'homme de l'ombre, le frère de la petite passionaria qui a ébloui l'auditoire de TED, l'an dernier. Nadia, 35 ans, poids lourd du journalisme indépendant, catégorie frondeuse, avait pris la scène par surprise. Drôle et fine, elle avait expliqué : « Je veux casser les stéréotypes, raconter l'histoire de mon peuple dans la langue que tout le monde comprend. Il faut que les gens arrêtent de nous mettre des étiquettes. » Pourquoi font-ils cela ? « Mon père nous disait toujours

Lancée en Californie en 1984, la conférence Technology, Entertainment and Design (TED) est la Mecque des passionnés d'innovation. Seuls en scène, sans notes et en dix-huit minutes, artistes, chercheurs du Massachusetts Institute of Technology et humanitaires partagent visions et recherches pour le monde. Longtemps le secret le mieux gardé de la Silicon Valley, TED décoiffe, agace, invente le Salon du XXI<sup>e</sup> siècle avec TED.com, énorme plateforme d'échange d'idées (800 millions de pages vues, en 88 langues) ; et avec les TEDx, ces 4 400 événements locaux créés en trois ans par des bénévoles. L'une des deux éditions annuelles, TEDGlobal, se tenait à Edimbourg en juin. Nous y étions.

que nous étions des ponts entre les cultures, entre notre pays et l'extérieur. Et aussi que nous devions toujours défendre les droits de l'homme et aider ceux qui avaient besoin de nous. Nous avons été élevés comme cela, fille comme garçon. » Qu'est-ce qui change le destin d'une fille ? Un père. Ovation appuyée. Walid est revenu sans elle cette année. Nadia attend son prochain bébé.

A Sanaa, elle se bat contre à peu près tout : son statut de femme, une culture tribale, une population apathique, une liberté d'expression muselée, des journalistes étrangers débarquant pour vingt-quatre heures et repartant la besace chargée de clichés, une infrastructure inopérante, les coupures de courant. La peur ne l'effleure pas. « Le régime actuel est obsédé par sa propre survie. Il n'a plus le temps de s'occuper de nous. »

Ce petit bout de femme en acier trempé a des yeux rieurs mais une plume affûtée et une poigne de fer. « Au sein du journal, c'est moi la chef. Quand je suis arrivée, j'ai licencié 50 % des hommes de la rédaction. Ils ne voulaient pas travailler pour une femme. » Son rôle va bien au-delà du contenu des articles sur le terrorisme, les drones et la corruption. Elle dénonce les mariages forcés de fillettes, les viols en établissement scolaire. Surtout, elle engage des femmes, les forme aux différents métiers du journalisme, leur apprend à exprimer leurs opinions dans un pays qui les prive des droits civiques élémentaires. « Peu à peu, je leur fais enlever leur voile. On ne peut pas interviewer quelqu'un si on est totalement voilé. »

Avec ses cinquante employés, le Yemen Times est un groupe de presse qui diffuse une version en arabe du journal sur Internet, organise des forums, édite un mensuel sur le développement personnel, possède ses imprimeries et lancera une radio FM à l'automne prochain. Cela n'a rien d'un parcours de santé : les expatriés ont fui l'an dernier, la diffusion du Yemen Times s'est effondrée. Nadia s'accroche.

Entrepreneuse, rédactrice en chef, tout juste maman pour la deuxième fois, elle glisse de plus en plus vers la politique. Nadia a une idée claire de la prochaine étape : « Si je deviens ministre de l'information, je militerai pour l'indépendance et la liberté des médias. Notre père nous a légué son travail, mais nous avons fait nos choix : Walid, c'est la technologie ; moi, les droits de l'homme. On veut donner à notre peuple les moyens de s'en sortir par lui-même. Il faut changer la culture, les comportements et les croyances. Pas seulement les dirigeants. Et il faut donner un projet à la jeunesse. Nous voulons la dignité. » Un visage, une vision, un espoir, donc. Et un appel, surtout : « Avant j'étais seul, isolé, vulnérable, confesse Walid. Tout cela a changé avec le "printemps arabe". Nous sommes la première rangée de manifestants. S'il vous plaît, ne nous laissez pas tomber. »

Walid et Nadia Al-Sakkaf : retenez bien leurs noms. Avec un peu de chance, l'un ou l'autre finira président ! ■

FLORE VASSEUR

Sur Lemonde.fr

Retrouvez notre blog sur :  
Tedglobal.blog.lemonde.fr

## L'actu par Colcanopa



Société éditrice du « Monde » SA  
Président du directoire, directeur de la publication Louis Dreyfus  
Directeur du « Monde », membre du directoire, directeur des rédactions Erik Izraelewicz  
Secrétaire générale du groupe Catherine Sueur

Directeurs adjoints des rédactions Serge Michel, Didier Pourquery  
Directeurs éditoriaux Gérard Courtis, Alain Frachon, Sylvie Kauffmann  
Rédacteurs en chef Eric Béziat, Sandrine Blanchard, Luc Bronner, Alexis Delcambre, Jean-Baptiste Jacquin, Jérôme Fenoglio, Marie-Pierre Lannelongue (« M Le magazine du Monde »)

Chef d'édition Françoise Tovo  
Directeur artistique Aris Papatheodorou  
Médiateur Pascal Galinier

Secrétaire générale de la rédaction Christine Laget  
Directeur du développement éditorial Franck Nouchi  
Conseil de surveillance Pierre Bergé, président. Gilles van Kote, vice-président

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA  
Durée de la société : 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social : 94 610 348,70 €. Actionnaire principal : Le Monde Libre (SCS).  
Rédaction 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13 Tél. : 01-57-28-20-00  
Abonnements par téléphone : de France 32-89 (0,34 € TTC/min) ; de l'étranger : (33) 1-76-26-32-89 ou par Internet : www.lemonde.fr/abonjournal

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0712 C 81975 ISSN 0395-2037

M publicité  
Président : Louis Dreyfus  
Directrice générale : Corinne Mrejen

OJD  
PRESSE PAYANTE  
PRINTED IN FRANCE

80, bd Auguste-Blanqui,  
75707 PARIS CEDEX 13  
Tél : 01-57-28-39-00  
Fax : 01-57-28-39-26

Imprimerie du Monde  
12, rue Maurice-Gunschour,  
94852 Ivry cedex

## A Hanoï, une Gay Pride modeste mais historique

Une centaine de militants gays ont défilé à vélo, dimanche 5 août, dans les rues de Hanoï en brandissant des fanions arc-en-ciel et en criant : « Soutenons le mariage homosexuel ! » Bigre ! le très prude Vietnam serait-il en train d'opérer une sorte de « coming out » social, à défaut de se lancer sur la voie de la démocratie ?

Le fait est que la République socialiste du Vietnam, dirigée par un parti unique à l'implacable rigueur et encore marquée par les très conservatrices valeurs du confucianisme, vient de vivre sa première « gay parade ».

L'événement – qui n'avait pas été formellement autorisé, mais s'est déroulé sans incidents – n'a certes pas créé la sensation dans les rues de l'élégante capitale du Vietnam. Mais la manifestation a tout de même marqué une étape, confirmant la réalité d'une certaine ouverture après les récentes déclarations du ministre de la justice, Ha Huong Cuong, qui avait déclaré, la semaine précédente, qu'« il est temps pour nous de regarder la réalité en face : le nombre d'homosexuels s'élève désormais à des centaines de milliers de personnes [au Vietnam]. Ce n'est pas rien. Ils vivent ensemble sans être légalement mariés, éventuellement ils sont propriétaires de leurs foyers. Nous devons donc trouver des moyens légaux appropriés. »

Les experts doutent que le mariage homosexuel puisse être bientôt légalisé. Mais les députés doivent discuter en 2013 d'un projet de loi qui pourrait déboucher sur une sorte de « pacs » à la vietnamienne. « Aucun pays en Asie du Sud-Est, même la Thaïlande, n'a jamais évoqué la question du mariage entre même sexe et ce qui

se passe au Vietnam est une surprise pour beaucoup de gens », a remarqué auprès de l'AFP le sociologue Le Quang Binh. Le chercheur a souligné qu'au contraire de la Malaisie, de l'Indonésie ou des Philippines, où islam et catholicisme constituent des freins puissants, il n'existe pas au Vietnam de groupes de pression luttant contre l'acceptation de l'homosexualité. Néanmoins, il reste difficile d'afficher dans la famille vietnamienne des choix sexuels encore considérés comme « déviants » : « Je me sens triste de ne pas pouvoir dire à ma mère ce que je suis vraiment », remarquait, lors de la gay parade du 5 août, une jeune lesbienne de 22 ans qui défilait avec son amie.

### « Pas de menace »

Cette tolérance affichée par le système peut surprendre dans un pays où toute dissidence politique est sévèrement réprimée. Mais, comme le remarque Phil Robertson, directeur adjoint de l'ONG Human Rights Watch pour l'Asie, la question de l'homosexualité est « une réalité sociale qui ne menace pas la stabilité du gouvernement ». Il en va de même au Laos, en Birmanie, à Singapour, trois pays qui ne sont pas précisément de triomphantes démocraties et où des gay parades ont été récemment organisées.

Même dans la très pudibonde Malaisie, où la sodomie est punie de vingt ans de prison, le pasteur gay Ngeo Boon Lin a osé organiser une réception – discrète – le 4 août à Kuala Lumpur pour fêter son mariage avec son compagnon Phineas Newborn. Mais la cérémonie avait eu lieu en 2011 à New York. Tout de même... ■

**BRUNO PHILIP (BANGKOK, CORRESPONDANT RÉGIONAL)**

## « Ils changent leur monde » 2/6

Le mathématicien Max Little veut créer une application pour aider au dépistage et au suivi d'une maladie qui touche 6,3 millions de personnes

# Diagnostiquer Parkinson bientôt simple comme un coup de fil

Max Little travaille sur les maths appliquées aux troubles de la parole. Il enregistre la voix de malades et analyse les données recueillies à l'aide d'algorithmes pour modéliser des méthodes de dépistage et de traitement.

FLORE VASSEUR



Lancée en Californie en 1984, la conférence Technology, Entertainment and Design (TED) est la Mecque des passionnés d'innovation. Seuls en scène, sans notes et en dix-huit minutes, artistes, chercheurs du Massachusetts Institute of Technology et humanitaires partagent visions et recherches pour le monde. Longtemps le secret le mieux gardé de la Silicon Valley, TED décroche, agace, invente le Salon du XXI<sup>e</sup> siècle avec TED.com, énorme plateforme d'échange d'idées (800 millions de pages vues, en 88 langues) ; et avec les TEDx, ces 4 400 événements locaux créés en trois ans par des bénévoles. L'une des deux éditions annuelles, TEDGlobal, se tenait à Edimbourg en juin. Nous y étions.

populations à risque ? Comment optimiser les traitements ? Pour y répondre, la recherche a besoin d'un échantillon conséquent : « Les méthodes utilisées pour diagnostiquer et suivre les maladies sont bien trop onéreuses. Pour Parkinson, il faut aller voir un neurologue. Le test dure vingt minutes, mais il coûte 300 dollars [aux Etats-Unis]. Pour confirmer la maladie, il faut que le médecin essaie un traitement. A peu de chose près, un mois après, si les symptômes empirent, il dira que vous avez Parkinson. C'est long et compliqué à diagnostiquer, quant à savoir à quel stade de la maladie vous êtes, oubliez ! On a besoin d'un outil simple, à bas coûts, à diffuser de façon la plus large possible pour une réponse objective et rapide. »

Et, selon Max Little, cet outil est le téléphone, utilisé par cinq milliards d'individus. A terme, il veut créer une application qui permettra à quiconque de réaliser de chez lui un test de diagnostic ou de suivre l'évolution des symptômes. Il a lancé à TED un appel à dons particulier : « On a besoin de récupérer 10 000 voix pour construire notre échantillon. L'idée, c'est de recenser les problèmes qui pourraient conduire à une

**« On a besoin d'un outil simple, à bas coûts, à diffuser de façon la plus large possible pour une réponse objective et rapide »**

mauvaise interprétation (interférence sur la ligne de téléphone) et définir le test optimal (durée, fréquence). Et puis on veut être sûr de regarder les bons critères. » La Parkinson's Voice Initiative a déjà récupéré 6 200 contributeurs en un mois. « Mais j'ai vraiment besoin que vos lecteurs nous téléphonent », conclut-il dans un sourire. Pour pouvoir participer, il suffit d'appeler le 02-49-88-05-76, que vous ayez la maladie ou pas, et de répondre aux questions. Le test est anonyme et gratuit.

Pour Max Little, la fortune serait-elle à portée de main ? Ce n'est pas l'objectif. « L'idée est de rendre cette technologie accessible à tous, individus comme laboratoires. On réfléchit à la meilleure façon de le faire : faut-il ou non nous associer avec le mouvement des logiciels libres pour établir une application gratuite sur iPhone ? Se rapprocher des compagnies pharmaceutiques pour qu'elles l'utilisent et baissent leurs coûts de recherche ? Notre but, c'est d'accélérer la découverte d'un traitement. Aujourd'hui, ce n'est pas seulement un problème d'argent, mais d'accès aux données. »

Ce mathématicien veut révolutionner le diagnostic et accélérer le traitement des maladies neuronales. Des sommes astronomiques sont en jeu. Il travaille sur la voix. La sienne est claire, son raisonnement limpide. Il est sûr de réussir. On a envie de le croire. Sur parole. ■

FLORE VASSEUR

Sur **LeMonde.fr**  
Retrouvez notre blog sur :  
Tedglobal.blog.lemonde.fr

## L'actu par Colcanopa



Société éditrice du « Monde » SA  
Président du directoire, directeur de la publication Louis Dreyfus  
Directeur du « Monde », membre du directoire, directeur des rédactions Erik Izraelewicz  
Secrétaire générale du groupe Catherine Sueur

Directeurs adjoints des rédactions Serge Michel, Didier Pourquery  
Directeurs éditoriaux Gérard Courtois, Alain Frachon, Sylvie Kauffmann  
Rédacteurs en chef Eric Béziat, Sandrine Blanchard, Luc Bronner, Alexis Delcambre, Jean-Baptiste Jacquin, Jérôme Fenoglio, Marie-Pierre Lannelongue (« M Le magazine du Monde »)

Chef d'édition Françoise Tovo  
Directeur artistique Aris Papatheodorou  
Médiateur Pascal Galinier

Secrétaire générale de la rédaction Christine Laget  
Directeur du développement éditorial Franck Nouchi  
Conseil de surveillance Pierre Bergé, président. Gilles van Kote, vice-président

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA  
Durée de la société : 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social : 94 610 348,70 €. Actionnaire principal : Le Monde Libre (SCS).  
Rédaction 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13 Tél. : 01-57-28-20-00  
Abonnements par téléphone : de France 32-89 (0,34 € TTC/min) ; de l'étranger : (33) 1-76-26-32-89 ou par Internet : www.lemonde.fr/abonjournal

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0712 C 81975 ISSN 0395-2037

publicité  
Président : Louis Dreyfus  
Directrice générale : Corinne Mrejen

OJD  
PRESSE  
PROFANE  
PRINTED IN FRANCE

80, bd Auguste-Blanqui,  
75707 PARIS CEDEX 13  
Tél : 01-57-28-39-00  
Fax : 01-57-28-39-26

Imprimerie du Monde  
12, rue Maurice-Gunschou, 94852 Ivry cedex

## Alain Giresse, le stade de foot et le lotissement

Langoiran, son port pittoresque sur la Garonne à 25 kilomètres au sud-est de Bordeaux, son château XIV<sup>e</sup>, son pont métallique fier comme une construction Eiffel et... son stade de foot. Un stade de toutes les polémiques : coincé entre la gendarmerie d'un côté et le supermarché de l'autre, le terrain pourrait devenir un lotissement de maisons individuelles. Un « éco-quartier », selon le maire (centre droit) et notaire, Raoul Orsoni. Une partie de la population s'y oppose. Le conflit dure depuis des mois.

Ce rectangle de gazon, aujourd'hui mal en point par manque d'entretien, est le seul poumon vert des 2 200 habitants de la commune, coincée entre le fleuve et les coteaux. Malgré « des conditions minables », les plus jeunes et les vétérans y tapent la balle toute la saison – sauf l'hiver car l'éclairage est insuffisant. Les ados y donnent rendez-vous à leur copine. Les familles y promènent leur progéniture faute d'autre espace public de jeux pour eux.

C'est aussi la seule réserve foncière disponible de la commune. En échange de son projet, le maire a promis un stade en gazon synthétique... sur les coteaux. « Il faudra prendre la voiture, le sous-sol calcaire est un gruyère, le terrain en pente et aucune étude géologique n'a été réalisée », pointe Philippe Lespinasse, joueur vétérinaire au club depuis des années.

C'est aussi un stade où l'histoire transpire autant que les joueurs : Alain Giresse, l'enfant du village mais surtout une référence des années 1980 pour tous les amateurs de foot, y a laissé son nom. Ses père, frère, fils et beaux-frères y ont usé leurs crampons. « Moi, j'y ai passé mon enfance, à

suivre les entraînements, les matchs, à jouer avec les copains », se rappelle l'ex-vice champion du monde. Sa mère octogénaire, qui trouve « dégoûtant qu'on fasse ça avec le stade de [son] fils », a signé la pétition qui circule pour conserver le stade. Son père, Jacques, menuisier-charpentier, a même construit les bancs des vestiaires, aujourd'hui laissés à l'abandon.

« Comme le maire a l'intention de s'en débarrasser, ça fait une paye qu'aucun travail d'entretien n'a été réalisé », souffle, dépité, Pascal Boschet, responsable des jeunes au club, un des ardents défenseurs du stade.

### Tractopelles

Avec d'autres responsables du club et des habitants, il a lancé une pétition et réuni près de 1 000 signatures. Chaque semaine, ils élèvent des banderoles sur des draps de fortune : « Avis aux acquéreurs de parcelles, vous allez contribuer à la mort de notre club » ou encore « Avis à M. le maire : nous ne sommes pas à vendre ». A chaque fois, les agents municipaux les arrachent. Malgré l'été, tous restent mobilisés, dans la crainte de voir débarquer en douce les tractopelles.

Aux dernières nouvelles – le maire a refusé de répondre au Monde –, le projet serait abandonné... pour un autre présenté à la rentrée. Son premier adjoint, Alain Philippeau, parle, lui, d'« abandon total jusqu'à la prochaine équipe municipale de 2014 ». « Pourquoi vouloir se transformer en ville ? », s'interroge Alain Giresse dont les parents habitent à 200 mètres du stade. Un village doit rester un village, non ? ■

CLAUDIA COURTOIS (BORDEAUX, CORRESPONDANTE)

## « Ils changent leur monde » 1/6

Professeur brillante déçue par l'enseignement classique, Daphne Koller a inventé la « flip education » qui s'appuie sur les vidéos des cours. Un succès

# La salle de classe planétaire

Daphne Koller veut faire basculer l'école dans l'ère numérique. Si la leçon existe en vidéo, l'élève peut le voir avant le cours et utiliser la classe pour la partie « active ». Le rôle du professeur est ainsi revalorisé. Le savoir se diffuse plus largement.

DAN AVIDA



Lancée en Californie en 1984, la conférence TED est devenue la Mecque des passionnés d'innovation. Seuls en scène, sans note et en dix-huit minutes, artistes, chercheurs du MIT et humanitaires partagent visions et recherches pour le monde. Longtemps le secret le mieux gardé de la Silicon Valley, TED décoiffe, agace, invente le salon du XXI<sup>e</sup> siècle : sur son site, TED.com, plate-forme d'échange d'idées devenue monstre (800 millions de pages vues, en 88 langues) ; et avec les TEDx, ces 4 400 événements locaux créés en trois ans par des bénévoles, de Soweto à l'Antarctique. L'une des deux éditions annuelles, TEDGlobal, se tenait à Edimbourg en juin. Nous y étions.

académique, l'initiative devient une start-up, baptisée « Coursera ». Kleiner Perkins Caufield & Byers, l'un des fonds de capital-risque les plus puissants de la Silicon Valley, investit 16 millions de dollars. « On a amélioré l'interface et annoncé le lancement en avril dernier. Aujourd'hui, on a 787 000 étudiants dans 190 pays, 2 millions d'engagements, pour 111 cursus allant de la robotique à la poésie. » Soit 14 millions de vidéos visionnées en... trois mois.

Comment gérer cet afflux ? Les professeurs enregistrent leurs cours, listent devoirs et examens. Chaque vidéo est traduite en 6 à 10 langues sur la base du volontariat, par les étudiants. Des modules d'interaction (quiz, forums ou encore système d'évaluation par les pairs) engagent l'élève. Et la machine « apprend » : l'énorme moteur compulse informations et interactions, suggère des pistes d'amélioration en ligne ou non. Le modèle économique ? Le sacro-saint « free-mium » : des cursus en libre accès et gratuits mais des certificats diplômants payants (de 100 à 150 dollars). A terme, Coursera mettra en lien les étudiants et les entreprises, devenant une plate-forme de recrutement ultradétaillée.

L'enseignement supérieur n'a pas encore basculé dans le numérique. Il a une révolution à vivre. « Les universités savent que ce qu'elles proposent doit aller bien au-delà du contenu. Elles doivent développer la créativité de leurs étudiants, transmettre la passion pour les disciplines, apprendre à raisonner de façon systémique. C'est ça l'enjeu ! Et le MOOC (Massive online open classroom) permet tout cela. Il force à repenser les cours, le temps en classe, la valeur. Pour les universités, c'est un signal fort qu'elles ont autre chose à proposer que du contenu. »

A l'heure du MOOC, Coursera n'est pas seule : Udacity.com est née à Stanford de la même expérience de cours sur l'intelligence artificielle. A l'automne, Harvard et le MIT lanceront leur plate-forme commune, « EdX », misant à elles deux 60 millions de dollars. Pour John Hennessy, le patron de Stanford cité par le New Yorker, c'est le « campus tsunami ».

Libre et rayonnante, Daphne Koller mène sa barque à la vitesse d'une Ferrari. Elle raconte son histoire d'une voix pleine de sourires, respire l'intelligence. A la fin de l'entretien, elle nous regarde, amusée : « Au fait, on cherche des cours de facs étrangères. Vous ne voulez pas m'aider à récupérer du contenu français ? » Avis aux intéressés...

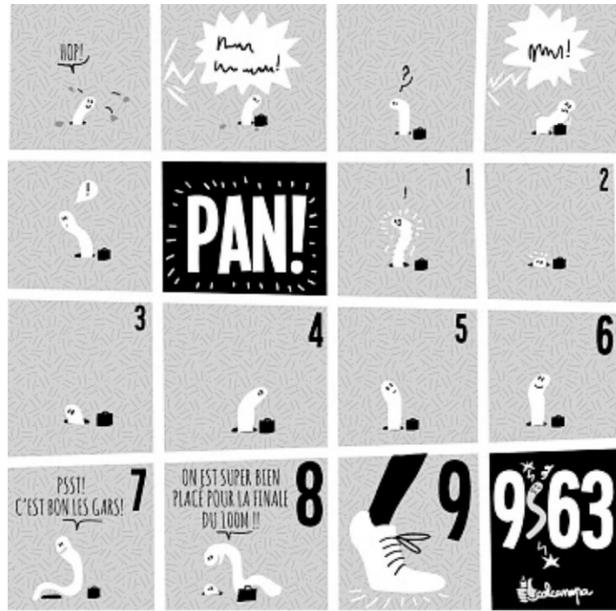
« Coursera, c'est ma façon de changer le monde. J'espère que je vais y parvenir. En fait, je veux surtout essayer... » Elle veut libérer l'enseignement, devenu trop cher, exclusif, ennuyeux et inopérant. Daphne Koller a du souffle. Il en faudra : l'éducation est au cœur de toutes nos mutations. Une chose est sûre : la Joan Baez de l'enseignement supérieur a soldé ses comptes avec l'école. En Californie, on appelle cela une « killer idea ». ■

FLORE VASSEUR

Sur Lemonde.fr

Retrouvez notre blog sur :  
Tedglobal.blog.lemonde.fr

## L'actu par Colcanopa



Société éditrice du « Monde » SA  
Président du directoire, directeur de la publication Louis Dreyfus  
Directeur du « Monde », membre du directoire, directeur des rédactions Erik Izraelwicz  
Secrétaire générale du groupe Catherine Sueur  
Directeurs adjoints des rédactions Serge Michel, Didier Pourquery  
Directeurs éditoriaux Gérard Courtot, Alain Frachon, Sylvie Kauffmann  
Rédacteurs en chef Eric Béziat, Sandrine Blanchard, Luc Bronner, Alexis Delcambre, Jean-Baptiste Jacquin, Jérôme Fenoglio, Marie-Pierre Lannelongue (« M Le magazine du Monde »)  
Chef d'édition Françoise Tovo  
Directeur artistique Aris Papatheodorou  
Médiateur Pascal Galinier  
Secrétaire générale de la rédaction Christine Laget  
Directeur du développement éditorial Franck Nouchi  
Conseil de surveillance Pierre Bergé, président. Gilles van Kote, vice-président

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA  
Durée de la société : 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social : 94 610 348,70 €. Actionnaire principal : Le Monde Libre (SCS).  
Rédaction 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13 Tél. : 01-57-28-20-00  
Abonnements par téléphone : de France 32-89 (0,34 € TTC/min) ; de l'étranger : (33) 1-76-26-32-89 ou par Internet : www.lemonde.fr/abonjournal

La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0712 C 81975 ISSN 0395-2037

publicité  
Président : Louis Dreyfus  
Directrice générale : Corinne Mrejen

OJD  
PRESSE  
PROFANE  
PRINTED IN FRANCE

80, bd Auguste-Blanqui,  
75707 PARIS CEDEX 13  
Tél : 01-57-28-39-00  
Fax : 01-57-28-39-26

Imprimerie du Monde  
12, rue Maurice-Guinsbourg,  
94852 Ivry cedex